**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses
**Band:** 4 (1910-1911)
**Heft:** 19

**Rubrik:** La musique à l'étranger

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

quitter le pupitre et fut d'urgence transporté à l'hôpital. Il n'en est pas revenu.

Lamentable et douloureuse fin d'un bel artiste, d'un grand virtuose, d'un être exquisement aimable, généreux et bon, d'une belle et noble intelligence. Nous ne voyons pas qui peut remplacer, dans le mouvement musical allemand, cette force que le sort a brisée prématurément[1].

MAURICE KUFFERATH.

[1] Extrait du « *Guide musical* ».

# La musique à l'Etranger

## ANGLETERRE

Deux événements, les plus importants de la saison musicale, vont prendre place dans quelques jours et ne manqueront pas de susciter un immense intérêt ; c'est la 2me *symphonie* d'Elgar — dont on parle déjà beaucoup, mais dont je causerai de manière plus explicite dans ma prochaine chronique, après l'avoir entendue — et le nouvel opéra de Puccini. Depuis la première de la *Bohême*, Puccini a été très apprécié ici, et on a rarement vu de salle plus comble que lorsque, dans la *Bohême*, Melba et Caruso chantaient les rôles principaux. Ternina, Giachetti, Destinn sont devenues fameuses dans la *Tosca* qui est très populaire aussi, et Londres, au contraire de l'Italie, a acclamé *Madame Butterfly*. Par conséquent, on est très curieux de savoir ce que sera la *Fanciulla del West* qui jusqu'à présent n'a été jouée qu'à New-York ; il est difficile, sauf dans certaines scènes, de se rendre compte exactement par la partition seule de l'effet que produira le mélange du Puccini qu'on connaît et des procédés de déclamation de la jeune école française. — *Louise*, en fait d'opéra populaire, est très souvent joué ici ; le thème en est très français, il est vrai, mais une telle humanité, une telle poésie s'en dégagent, qu'un Londonnien même n'y reste pas insensible. *Pelléas* continue à attirer un immense public à Covent Garden. Warnery est un excellent Pelléas, mais il est dommage que Maggie Teyte, quoique à Londres, ne joue pas le rôle de Mélisande à la place de Mme Edvina qui n'a pas le don de créer l'atmosphère propre au drame de Maeterlinck, comme Maggie Teyte qui joue avec une simplicité, une naïveté, une sorte de mystère tout spécial.

Une chose curieuse à remarquer — et à déplorer — c'est l'attraction que Mme Tetrazzini produit encore maintenant à Covent Garden sur la partie non éclairée du public qui lui reste fidèle et lui fait des ovations en dépit de son indéniable médiocrité, tant dans son jeu que dans sa technique. Mme Melba, pourtant, est là pour prouver combien charmante la « coloratura » peut être, quand elle est exquisement phrasée, mais trop de gens n'apprécient les vocalises que parce qu'ils peuvent juger du triomphe des chanteurs sur les difficultés. Alice Verlet, une autre chanteuse légère, a eu un grand succès à l'Albert Hall mais il va sans dire que la plupart des gens apprécient davantage des récitals de plus grande valeur artistique, ceux par exemple de Mme Suzan Metcalf et de Julia Culp qui toutes deux ont chanté des lieder avec un art accompli et qui savent faire valoir leur exquise technique, leur

sentiment, leur compréhension intime. Van Dyck, lui aussi, comprend merveilleusement ce qu'il chante, mais sa voix est usée hélas et il ne peut pas substituer, sur l'estrade comme au théâtre, un jeu subtil et approprié à une belle voix qui s'en va. En parlant de belles voix, celle de Mme Clara Butt a un volume et une richesse admirables ; elle les a toujours eus, mais jusqu'à présent elle ne chantait que des choses banales et médiocres, des ballades et des chants religieux trop sentimentaux. Pour la première fois, son programme était intéressant et ne comprenait que de la musique de valeur, et elle et son mari — un très beau baryton — ont eu un succès remarquable, même dans Debussy. Mais de toutes ces artistes, une des plus exquises a été Maggie Teyte, avec le fini, la technique délicate, la finesse qui la caractérisent. Malheureusement, son dernier programme était monotone — des chants de Pierre de Bréville, Charles Doumergue, Henry Février — presque aussi monotone que le dernier concert de la Société des concerts français. Le « Quatuor vocal Mauguière », excellent, y a donné de nombreux quatuors et chants de Henry Woolett (le tout assez fastidieux, souffrant probablement de l'absence du compositeur qui aurait dû accompagner) et de Léon Moreau, meilleur poète que musicien, car les vers de ses chants sont excellents et infiniment supérieurs à la musique.

Je mentionne, en passant, à propos de musique française, le succès toujours immense d'Yvette Guilbert et d'Edmond Garceau, inimitables dans leur genre.

Par un hasard curieux, nombre de concerts contenaient des exemples intéressants de vieille musique italienne : un *Grave misterioso* de Martini, remarquablement beau, joué par Livio Boni, et un *Adagio* de Veracini ; une délicieuse *Sonate de chambre* de Veracini, jouée par Mlle Jelly v. Aranij (une des plus accomplies parmi les jeunes violonistes actuels), la fameuse *Sonate* de Tartini « le Trille du diable » par Kreisler, et deux *Suites* très belles, pour deux violoncelles et piano jouées au concert de Signor Emilio Pente.

Ysaye et Pugno continuent à attirer des foules au Queens'Hall par leur interprétation merveilleuse des sonates de Beethoven, et Spalding l'autre jour eut un grand succès en jouant la *Sonate en la mineur* pour violon solo de Reger — que je trouve banale et lourde, car Reger, se borne à imiter Bach, simplement, dans une succession de pages sans originalité. Dans ce même concert, Spalding a fait revivre le bel *Andante quietoso* de Franck pour violon et piano.

Casals est toujours plus extraordinaire et a donné récemment un concert de toute beauté. Miss Muckle, qui heureusement nous est revenue d'Amérique, a joué le *Concerto* en *do* pour violoncelle d'Eugène d'Albert et d'intéressantes et habiles *Variations* sur un vieil air anglais de M. Dunhill, elle a vraiment prouvé qu'elle est au rang des premiers violoncellistes actuels.

Le nombre de concerts donnés par des pianistes abonde, mais je n'en citerai que quelques-uns ; un récital de Catharine Goodson jouant des pièces très connues, et un concert de la Philharmonique où elle a joué un concerto original et beau de son mari, M. Hinton, sous la direction de Nikish qui va sous peu diriger plusieurs concerts importants. Les récitals Chopin sont nombreux, naturellement, dans cette année de centenaire et nous en avons eu trois très bons, de Pachmann, de Godowsky et de Goldschmidt.

Ce que Casals a fait pour Bach avec son violoncelle, Wood l'a accompli au festival de Sheffield en donnant plusieurs œuvres chorales de façon toute nouvelle. Il a traité la *Passion selon St-Matthieu*, et la *Messe en si mineur*, comme des œuvres jeunes de Strauss ou de Debussy (!! *Réd.*), avec un feu et une ardeur qui ont choqué maints admirateurs de la manière rigide et trop classique de jouer Bach et qui ont fait révolution. Le *Chant du Destin* de Brahms a été magnifiquement rendu et Thibaud a charmé chacun par son interprétation de la *Symphonie espagnole* de Lalo qui suivait une très ennuyeuse cantate dramatique de Georges Schumann,

*Ruth ;* elle rappelle trop par place les *Apôtres* d'Elgar, le concerto de violon de Brahms, et en maints endroits a l'air d'être du Wagner tout pur.

Il était question que Wood s'en allât en Amérique pour diriger la Société Philharmonique de New-York, mais le nombre de ses engagements ici l'a décidé à ne pas partir, au contentement de chacun.

J'allais oublier de dire que *Sylvia* de Delibes a été très bien donné à l' « Empire » et mérite d'être mentionné.

LAWRENCE HAWARD.

---

## BELGIQUE

Voici la grande saison musicale virtuellement terminée par un double festival consacré à deux des plus formidales génies de la musique : Wagner et Bach. Nous avons parlé de l'inauguration du premier dans notre précédente chronique. Il s'est magnifiquement terminé par l'*Anneau du Nibelung*, dont l'ensemble fut rarement, en n'importe quel « Festspielhaus », aussi impressionnant. Sans doute y eut-il encore des défaillances, des insuffisances de-ci, de-là ; je ne sais si l'on parviendra jamais à réaliser dans sa perfection totale une aussi formidable et complexe épopée dramatique. Elle exige une dépense de forces, une concentration, une résistance considérables de la part des exécutants et des auditeurs ; de plus, elle est pleine d'intentions multiples et significatives se groupant autour de la pensée dominante et dont aucune n'est sans valeur.

Elles sont toutes situées à un plan précis, déterminé, et il importe de les y laisser, ce qui est à prendre en considération par l'acteur qui l'oublie parfois. Il n'est pas jusqu'au moindre détail de mise en scène, de geste, etc., qui n'ait son importance, et de ne point s'y être entièrement conformé, nuisit beaucoup à l'une des situations les plus pathétiques du *Crépuscule des Dieux*. Ce fut au moment de l'apparition de Siegfried (sous la figure de Gunther), à la fin du premier acte. Le heaume magique (Tarnkappe) couvrant le visage, à l'exception des yeux, y produit un effet saisissant, justifiant l'interrogation d'effroi de Brunnhilde : « Wer bist du, Schrecklicher ? Stammst du von Menschen ? Kommst du von Hella's nächtlichem Heer ? » — Le ténor Hensel (Siegfried) n'a peut-être pas songé à l'importance de ce détail en le négligeant ; dans la même scène, sa déclamation n'était pas assez incisive ; Wagner cependant l'a expressément notée en valeurs courtes, en mesures constamment coupées de silences, sur un texte aux consonances tranchantes et brèves. Tout cela ajoute énormément à l'angoisse de cette scène unique.

Mais dans l'ensemble que de beautés à signaler et notamment dans l'interprétation de Hensel qui, dans les pages lyriques surtout, et dans le III^me^ acte du *Crépuscule* particulièrement, fut admirable ! — Au premier plan des artistes, il faut citer sans la moindre restriction à l'éloge, la parfaite interprétation de Paul Bender (Fasolt - Hunding - Fafner dans *Siegfried*-Hagen). Il n'y a rien de plus musical, de plus splendidement compris, chanté, déclamé et joué que ce que nous donna cet acteur. La figure de Hagen notamment, si difficile à réaliser fut une chose saisissante de vérité. A côté de Bender, citons le D^r^ Kuhn dans Mime *(Rheingold* et *Siegfried)* qui, lui aussi, étudia profondément le caractère du nain cauteleux, et chanta à merveille. Que dire aussi de l'admirable compréhension de Loge et de Siegmund par Ernest van Dyck ! Comme tout cela est étudié, fouillé et quelle déclamation ici, juste, expressive et pénétrante dont pas un mot ne se perd, ni ne s'oublie ; si la voix n'est peut-être plus toujours là, on en eut à peine l'impression tant, ailleurs, tout fut beau. Et quel jeu véhément et « rythmique » ! Il nous faut aussi rappeler un excellent Alberich de D. Zador, le Fafner *(Rheingold)*, de Lattermann. Parmi les rôles féminins, la Sieglinde de Maud Fay fut extrêmement attachante, sans mièvrerie comme nous la donnent si faussement la plupart des interprétations françaises.

C'est une figure héroïque aussi, passionnée, sauvage parfois. Toute l'interprétation de Maud Fay fut une constante harmonie du geste et du chant. — La Brunnhilde de Edith Walker est originale, extrêmement personnelle ; elle est *femme* toujours, et certes vierge guerrière, toutefois sans accuser un moment son origine divine. Mais elle a admirablement gradué son rôle à travers les trois drames, l'élevant très haut au finale du Crépuscule, et lui conférant quelque chose de surhumain. De plus, cela fut vaillamment chanté, sans une faiblesse d'un bout à l'autre. — Le costume de la Walküre était assez différent de la tradition actuelle et se rapprochait sensiblement du modèle adopté primitivement par Wagner pour Bayreuth. Celui d'aujourd'hui nous paraît mieux ; le manteau rouge aussi paraît mieux convenir que le bleu.

Les autres rôles étaient suffisants ; les ensembles (Nornes, Filles du Rhin et Walkyries) fort bien. L'orchestre enfin sous la direction de M. Otto Lohse a fait merveille, et l'on aurait peine à y relever une faute passagère. Les sonorités étaient pleines, chaudes, vibrantes, ou éloquemment assombries quand il le fallait. Rythme bon ; parfois on le voudrait un peu plus carré.

En somme, cela fut fort beau, et cela nous prouva une fois de plus que Wagner n'a sa pleine valeur qu'interprété en allemand, de préférence par des artistes germaniques. Son théâtre est avant tout national, — dans l'*Anneau* et dans les *Maîtres-Chanteurs* tout particulièrement.

Venons à Bach ! Son festival vient d'achever le mois de mai de la façon la plus remarquable. Le premier jour fut consacré à la *Passion selon St-Jean*, la Passion « architecturale » par opposition à la plus « picturale » *Passion selon St-Matthieu*. Exécution splendide, variée, dramatique, par l'orchestre et les chœurs de la Société Bach de Bruxelles. M. G. Walter fut un Evangéliste incomparable ; on ne pourrait dire avec plus d'accent, de simplicité et de vérité ; et quel musicien impeccable ! — Le Christ de G. Zalsman est beau en général, plein d'onction surtout ; les soli de soprano et d'alto bien tenus par Mmes Ohlhoff et Stapelfeldt ; cette dernière avec une voix superbe fut surtout applaudie dans le fameux air avec viole de gambe, (où le professeur E. Jacobs fit merveille), « Es ist vollbracht ».

Au deuxième jour, la fameuse *Grande Messe en si mineur* fit peut-être plus d'impression encore. Ici surtout les chœurs ont fait preuve de qualités solides et de belle sonorité. Ils furent d'ailleurs merveilleusement stylés par M. Albert Zimmer qui se place, par ce fait, au rang des premiers musiciens de notre pays. Un sens artistique très profond, une persévérance à toute épreuve, une conviction, un enthousiasme rares lui ont permis de mener à bien cet imposant festival dont le très grand succès fut partagé aussi par les solistes de la veille.

Un peu avant cette manifestation, le « Deutscher Gesangverein » de Bruxelles avait donné une belle exécution du *Chant de la Cloche* de Max Bruch dont le poème de Schiller fait surtout la valeur. Les chœurs de moins belle qualité que ceux de la Société Bach, ont cependant bien rempli leur rôle, et parmi les solistes, je citerai la basse Waschow, un bon récitant surtout ; le ténor Kohmann excellent dans les pages lyriques très variées de cette œuvre, enfin l'alto Mlle Pfaff. Le chef, M. Welcker avait à sa disposition l'orchestre de la Monnaie qui ne laissa rien à désirer.

En province, il n'y eut pas grand'chose. La jeune société Bach de Liége a bien terminé sa première année par un concert instrumental et choral ; puis il y eut aussi un Festival wallon (musique d'auteurs régionaux) où le soliste aurait bien pu être un des nombreux maîtres liégeois — wallon donc — au lieu de Jacques Thibaud ; il y en a assez : Ysaye, Thomson, Crickboom, Zimmer, etc., tous de la cité du Perrou ! — et non des moindres !

Et maintenant, avec juin, place aux concours dans tous les instituts du pays. Nous verrons s'il y aura quelque surprise intéressante. C'est plutôt rare !

MAY DE RÜDDER.